



L'ÉCHO DE LA GUERRE

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE - TÉLÉPHONE: 872 - POUR PARIS: 5, rue Bayard, 5

La Guerre

EN FRANCE

Plus près de la victoire

Après les longs jours d'après-bataille où les nouvelles de la grande bataille nous venaient dures et austères, ou une secrète angoisse mordillait notre invincible confiance, voici que l'étoile de saint Michel nous envoie des bords de l'Aisne un vent chaud et coquet.

C'est le dégel. C'est la banquette allemande qui fond sur ses bords, qui se détache de son roc et qui demain ne sera plus qu'une épave flottante dans les gigantesques débris brisés de la dérive.

Voilà ce que nous lisons dans les communiqués d'hier, voilà ce que nous apprenons des rumeurs de l'air qui ne trompent pas.

Ces progrès incessants à notre gauche, ces canons que l'on prend, ces nombreux prisonniers que l'on ramène, non dans un vain espoir de gloire, mais dans un espoir de victoire, nous en sommes certains, et ces drapeaux perdus par l'ennemi : tout cela — et le reste — nous dit qu'il ne s'agit pas d'un succès partiel et superficiel.

Tout cela nous fait entrevoir très proche la grande, la vraie victoire.

Et ces perspectives qui s'ouvrent à nous en cette soirée de la Saint-Rémi, nous apparaissent comme une magnifique revanche du « baptême de la France », du glorieux patron de Reims, dont « ils » ont bombardé et incendié l'incorruptible sanctuaire.

Janus écritait ces jours-ci, dans l'« Echo de Paris », qu'on se hâte au miracle à chaque pas en ces grands jours de France que nos armées sont en train d'écrire.

Nous l'avons déjà dit nous-même et nous le croyons.

Depuis le premier jour nous avons constaté dans l'esprit public, dans celui de nos armées, dans l'insoufflé succès de notre mobilisation et jusque dans l'apparente constance des détails et des coïncidences qui tiennent du prodige.

Cela sera intéressant à écrire quand le moment sera venu.

En attendant, merci au futur « maréchal de France », merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

En attendant, merci à notre Etat-Major, merci à nos héros, soldats, merci à tous les ouvriers de la victoire qui vient et merci aux divins patrons de ces ouvriers : les grands protecteurs de la France auprès de Dieu.

M. Poincaré à ses compatriotes

Le Président de la République a adressé au préfet du département de la Meuse le télégramme suivant :

Je reçois avec autant d'émotion que d'indignation les tristes renseignements que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous prie d'être mon intermédiaire auprès de mes compatriotes meusiens dans la cruelle épreuve qu'ils traversent et de les féliciter de leur admirable esprit de sacrifice et de leur indomptable courage.

RAYMOND POINCARÉ

Le Kaiser et le Kronprinz

De New-York, 1^{er} octobre. — D'après une dépêche adressée de Copenhague au « World », on raconte dans cette ville qu'une querelle violente aurait éclaté entre le Kaiser et le Kronprinz. Il est impossible d'avoir des détails sur les origines de ce différend, mais l'empereur Guillaume serait mécontent de la campagne de France, à laquelle son fils a pris une grande part.

LA NEIGE DANS LES VOSGES

London, 30 septembre. — On annonce de Carlsruhe que la neige est tombée abondamment dans les hautes Vosges et la Forêt Noire, durant ces derniers jours.

PRÉCIEUSE RECUE

Un des plus braves et des plus brillants pilotes de nos grands aviateurs manquait encore à l'appel sur le front de nos armées : Bielowic.

Bielowic le regrettait plus que personne, mais il est officier de l'armée péruvienne, et des formalités de permission l'empêchaient d'aller rejoindre tout de suite ses camarades d'aviation française.

Ces formalités sont enfin remplies. Bielowic est nommé, pour la durée de la guerre, sous-lieutenant au 5^e d'infanterie et détaché au service de l'aviation.

Il va donc rejoindre ses camarades, et nous en sommes très heureux.

(Indépendant P. D. C.)

Les ouvriers mineurs de Charleroi dans l'Isère

Chassés de leurs maisons et de leurs fosses par l'invasion allemande, les mineurs de Charleroi ont erré à travers la France, en quête d'un domicile et de moyens de vivre. Ils sont allés de ville en ville jusqu'en Normandie. Mais la Normandie aux verdoyants pâturages n'a pas de charbon à offrir.

Les mineurs sont partis vers Lyon. Ces jours derniers ils débarquaient en gare de Parnache au nombre de plusieurs centaines.

Ces infortunés ont été nourris et pourvus de linge par les soins de la cantine installée à la gare, puis M. Helly, commissaire de police, les a dirigés sur La Mure, où ces braves ouvriers belges trouveront du travail dans les mines d'antracite qui s'ouvrent au flanc des montagnes de cette partie de l'Isère.

Il est in'ordit d'exporter des betteraves

Bordeaux, 1^{er} octobre. — On sait que le Gouvernement a la date du 5 août a interdit l'exportation du sucre. En vue de réserver à nos sucreries toutes les matières premières nécessaires, le ministre de l'Agriculture a décidé d'étendre l'interdiction à la sortie aux betteraves destinées à la fabrication du sucre.

DANS LA RÉGION

L'incendie d'Orchies. Vendredi, vers deux heures, ils arrivèrent par petits groupes de vingt de tous les côtés à la fois. Des cavaliers et des cyclistes masquaient des fantassins dont la marche à travers champs paraissait entravée par une sorte de sous-ventrière, laquelle, vue de loin, ressemblait fort à une ceinture de sauvetage.

Un officier, un certain major Dittel les commandait. Dittel fit cerner la ville. Il posta lui-même ses sentinelles. Il se rendit à l'hôpital, fit charger quelques blessés allemands sur des voitures, qui prirent la direction de Saint-Amand, puis déclara :

Orchies va être châtiée ! Sur son ordre, quatre cents hommes se répandirent dans la ville. Des maisons vacantes la veille étaient ouvertes. Ils n'y entrèrent pas. Du seul, ils lancèrent une petite boule rouge semblable à une balle d'enfant. La balle, en tombant, éclata. Une fusée jaillit projetant une pluie de grosses étincelles. Ainsi, dans chaque rue de chaussée en même temps, le feu s'alluma. C'étaient bien des ceintures qui enserraient les tuniques de ces misérables, des ceintures spéciales enfermant une quantité de grenades inflammables.

Dans les demeures qui étaient fermées, une pesce entra les volets, leur livra la grande. Un coup dans la vitre, le jet d'une grenade et au tour d'une autre ! En moins de trois heures, ces incendiaires professionnels eurent accompli leur honneur et effroyable besogne. D'un bout à l'autre de la ville, sur une étendue de plus de deux kilomètres carrés, les flammes enveloppèrent les murailles, disloquèrent les toitures, qui s'écroulèrent avec des bruits de tonnerre, écartant sous un amas de matériaux calcinés tout ce qui, peut-être, aurait pu être sauvé. Et, toute la nuit, les gens des communes voisines, ceux de Douai aussi, purent voir une grande lueur pourpre qui éclairait le ciel !

DANS LE BRASIER. Ce matin, quand, à sept heures, l'arrivé à l'entrée de la ville, le brasier n'était pas éteint. A certains endroits, il s'en dégageait.

NOTRE FRONT

Un des derniers communiqués nous indiquait en détail la ligne de bataille sur les 300 kilomètres de notre front.

Malgré nous, avant que l'imminente débâcle allemande ne détruise à jamais ce tracé historique, de le parcourir pour le fixer dans notre mémoire.

Il aura prochainement un très grand intérêt rétrospectif.

Nous nous servirons pour cela de deux cartes partielles, donnant plus en détail les deux extrémités Est et Ouest de notre ligne.

Pour le centre, entre la Meuse et Soissons, il sera facile de le parcourir sur la carte générale donnée avant-hier par la « Croix du Nord ».

Voyons, d'abord, notre ligne à l'Est de la Meuse.

Au Nord de Verdun, vers Charly, notre front oblique de nouveau : il coupe perpendiculairement la Meuse et s'avance vers l'Ouest par Varennes-en-Argoigne jusqu'à un point situé un peu au Nord de Reims.

Les lignes anglo-françaises présentent nettement la direction du Nord-Ouest pour passer la rivière de l'Aisne à l'Ouest de Vally. (Voir la seconde carte).

De là, elles suivent la rive droite de l'Aisne, passant au nord de Soissons, de Vie, d'Attigny, et traversant la forêt de l'Aigle, franchissent l'Oise à la hauteur de Ribécourt, que nous occupons.

Laisant ensuite Lassigny à droite, notre front monte par Roye, passe à l'Ouest de Chaulnes et remonte vers le Nord entre Péronne et Amiens, se prolongeant vers nos régions dans une direction et jusqu'à un point que le communiqué ne dit pas et qu'il ne nous est point permis d'indiquer.

On voit, en somme, que notre ligne, grande forme en vaste crochet, bien arriérée, se dirige vers le Nord, à Reims et débordant vers le Nord de la droite allemande qui... perd à Deuquoy de prisonniers et subit jour et nuit des échecs importants dans ses tentatives pour percer nos lignes.

C'est dans ce croissant, dont la pointe rentrante s'accuse chaque jour davantage, que l'Empereur allemand envoie, depuis quinze jours, la fleur de ses soldats à l'abattoir.

Mais il a beau traiter avec un sang-froid mépris la vie de ses sujets : tout à coup, mécontents, les hommes impitoyables disciplinent de fer.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

NOTRE FRONT

Un des derniers communiqués nous indiquait en détail la ligne de bataille sur les 300 kilomètres de notre front.

Malgré nous, avant que l'imminente débâcle allemande ne détruise à jamais ce tracé historique, de le parcourir pour le fixer dans notre mémoire.

Il aura prochainement un très grand intérêt rétrospectif.

Nous nous servirons pour cela de deux cartes partielles, donnant plus en détail les deux extrémités Est et Ouest de notre ligne.

Pour le centre, entre la Meuse et Soissons, il sera facile de le parcourir sur la carte générale donnée avant-hier par la « Croix du Nord ».

Voyons, d'abord, notre ligne à l'Est de la Meuse.

Au Nord de Verdun, vers Charly, notre front oblique de nouveau : il coupe perpendiculairement la Meuse et s'avance vers l'Ouest par Varennes-en-Argoigne jusqu'à un point situé un peu au Nord de Reims.

Les lignes anglo-françaises présentent nettement la direction du Nord-Ouest pour passer la rivière de l'Aisne à l'Ouest de Vally. (Voir la seconde carte).

De là, elles suivent la rive droite de l'Aisne, passant au nord de Soissons, de Vie, d'Attigny, et traversant la forêt de l'Aigle, franchissent l'Oise à la hauteur de Ribécourt, que nous occupons.

Laisant ensuite Lassigny à droite, notre front monte par Roye, passe à l'Ouest de Chaulnes et remonte vers le Nord entre Péronne et Amiens, se prolongeant vers nos régions dans une direction et jusqu'à un point que le communiqué ne dit pas et qu'il ne nous est point permis d'indiquer.

On voit, en somme, que notre ligne, grande forme en vaste crochet, bien arriérée, se dirige vers le Nord, à Reims et débordant vers le Nord de la droite allemande qui... perd à Deuquoy de prisonniers et subit jour et nuit des échecs importants dans ses tentatives pour percer nos lignes.

C'est dans ce croissant, dont la pointe rentrante s'accuse chaque jour davantage, que l'Empereur allemand envoie, depuis quinze jours, la fleur de ses soldats à l'abattoir.

Mais il a beau traiter avec un sang-froid mépris la vie de ses sujets : tout à coup, mécontents, les hommes impitoyables disciplinent de fer.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

Et cette fin est imminente... elle a commencé.

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Dieu protège la France !

La grande détresse

On verra plus loin le récit lamentable du criminel incendie d'Orchies.

Nous ne voulons pas ici nous livrer à des récriminations faciles et d'ailleurs superflues qui méritent les execrables pétroleurs.

Nos soldats se chargeront de châtier les misérables, non par des crimes pareils, mais à la française, à coups de canon 75 et à coups de victoires.

Sous l'image du Christ, qui rayonne en tête de nos colonnes, il ne sied point de faire appel aux colères vengeresses.

C'est à la pitié, à la charité chrétienne qu'il faut parler.

Dès la première heure, quand tout flamboyait encore autour de lui, quand son égérie était encore un brasier, le digne doyen d'Orchies, ne pensant qu'à ses malheureux paroissiens sans pain, sans bois, sans foyer, a tiré de son cœur un cri de détresse.

Nous l'avons répété, et merci à nos lecteurs de l'avoir immédiatement entendu.

Le journalier sortait à peine des presses que déjà les dons affluaient : dons en argent et dons en nature non moins utiles et non moins généreux.

Nous avons publié les listes des premiers. Dieu seul saura les autres.

Des automobiles volontaires ont prêtés leurs ailes à cette charité qui, avant tout, devait aller vite.

Et tandis que la bienfaisance officielle, enquêtait, déjà les plus grandes misères recevaient un adoucissement de la charité pastorale et catholique.

Mais on comprendra que tout n'est point fait : tout reste à faire au contraire, en attendant les secours officiels.

Il faut nourrir, abriter tant de malheureux, sinistrés !

Nos lecteurs, comprennent, et leur admirable charité, qui puise ses élan dans l'amour de Dieu, répondra magnifiquement.

Le Pape Benoît XV

OFFICIER de la LÉGIION D'HONNEUR

Nous avons raconté qu'au mois d'août de l'année dernière, Mgr Della Chiesa, archevêque de Bologne, était venu en pèlerinage à Lourdes, présidant une caravane de 2.000 Italiens.

Le télégramme de Toulouse rappelle qu'à cette occasion, celui qui devait être le Pape Benoît XV, avait, durant tout son voyage en France, attaché sur sa soutane violette, la rosette rouge de la Légion d'honneur.

C'est à la suite des pourparlers engagés sous l'inspiration de Léon XIII par le cardinal Rampoldi en vue de l'alliance franco-italienne, que Mgr Della Chiesa, secrétaire du Cardinal, avait reçu du Gouvernement français la haute distinction dont il arbore l'insigne.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Gouvernement

Bordeaux, 1^{er} octobre, 7 heures.

LA SITUATION GÉNÉRALE EST SATISFAISANTE. AUCUNE MODIFICATION SENSIBLE DU FRONT, SAUF EN WÈVRE MÉRIDIONALE, OU NOUS AVONS OCCUPÉ SEICHEPREZ (MEURTHE-ET-MOSELLE) ET POUSSÉ JUSQUE SUR LES PENTES DU RUD DE MAD.

Bordeaux, 1^{er} octobre, 16 heures.

PAS DE MODIFICATIONS DANS LA SITUATION D'ENSEMBLE. NOUS AVONS TOUTEFOIS PROGRÉSSÉ A NOTRE AILE GAUCHE AU NORD DE LA SOMME ET A NOTRE AILE DROITE EN WÈVRE MÉRIDIONALE.

Il y aurait bientôt un Maréchal de France

Bordeaux, 1^{er} octobre. — Bien qu'il n'existe plus aucun maréchal de France, un décret en date du 29 septembre fixe le montant de la solde du maréchal de France à 30.315 fr. Le « Matin » remarque que cette décision est du meilleur augure et permet tous les espoirs.

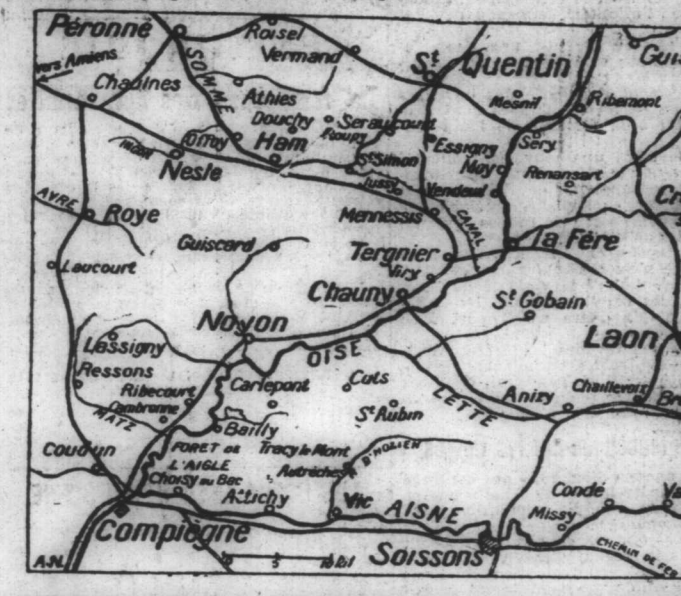
LE JOFFRE 1914

En vertu d'une vieille tradition, les vignes du canton suisse de Vaud donnent chaque année un vin aux vignerons qui recueillent. En 1870 la qualité était mauvaise, ils baptisèrent leur vin « Bismarck ».

Par contre, cette année, la récolte laisse espérer un vin excellent et nous amis les Suisses l'appellent par avance « Joffre 1914 ».

Le commandement du 18^e corps

Bordeaux, 1^{er} octobre. — La « France » de Bordeaux annonce que le général Legrand a pris le commandement du 18^e corps (de la 1^{re} région), en remplacement du général Oudard, appelé à un nouveau commandement.



« Votre fils est bien portant, mais il est trop bavard. Patience ! Quand le soldat reviendra, il en dira plus long. »

Le plus jeune adjudant de l'armée

Il est du Nord : en effet, c'est Jules Périn, fils de M. et Mme Périn-Deterre, de Tourcoing. Caporal au 3^e d'infanterie, il a éprouvé le champ de bataille au commencement du mois de septembre, et il vient d'être nommé adjudant. Il est le plus jeune adjudant de l'armée.

Le boxeur Carpentier n'est pas blessé

Les journaux anglais ont annoncé que le boxeur George Carpentier venait d'être assez sérieusement blessé. Je me suis rendu, hier matin, à Saint-Cyr, où le pugiliste avait été affecté au service de l'aéronautique. Et j'ai eu la surprise d'y voir le champion en personne, couvert de poussière, revenant précipitamment de la ligne de feu.

Ce qui a fait croire à un correspondant de guerre anglais que j'ai été blessé, c'est que le me suis troué plusieurs heures dans les lignes anglaises. Et peu après, un soldat français porta le même nom que le mien, et ce n'est d'un éclat d'obus dans les lignes parages.

Ainsi s'explique l'erreur commise par nos confrères anglais.

ÇA DES GRADÉS ?

Écoutez cette anecdote contée par notre confrère « La Presse » : Les Allemands arrivent, et, naturellement incendient et pillent. Quatre sous-officiers — des sous-officiers,

entendez-vous ? — trouvent une épicerie intacte. Ils s'installent. Et, pendant que l'un d'eux prend possession de la caisse, les trois autres reçoivent et servent les clients, des soldats allemands, naturellement.

Mais, là, il faut payer ; le vol est interdit, et, honteusement, les soldats s'inclinent et paient le prix, avec horreur, soit-il, que leur demandent leurs supérieurs.